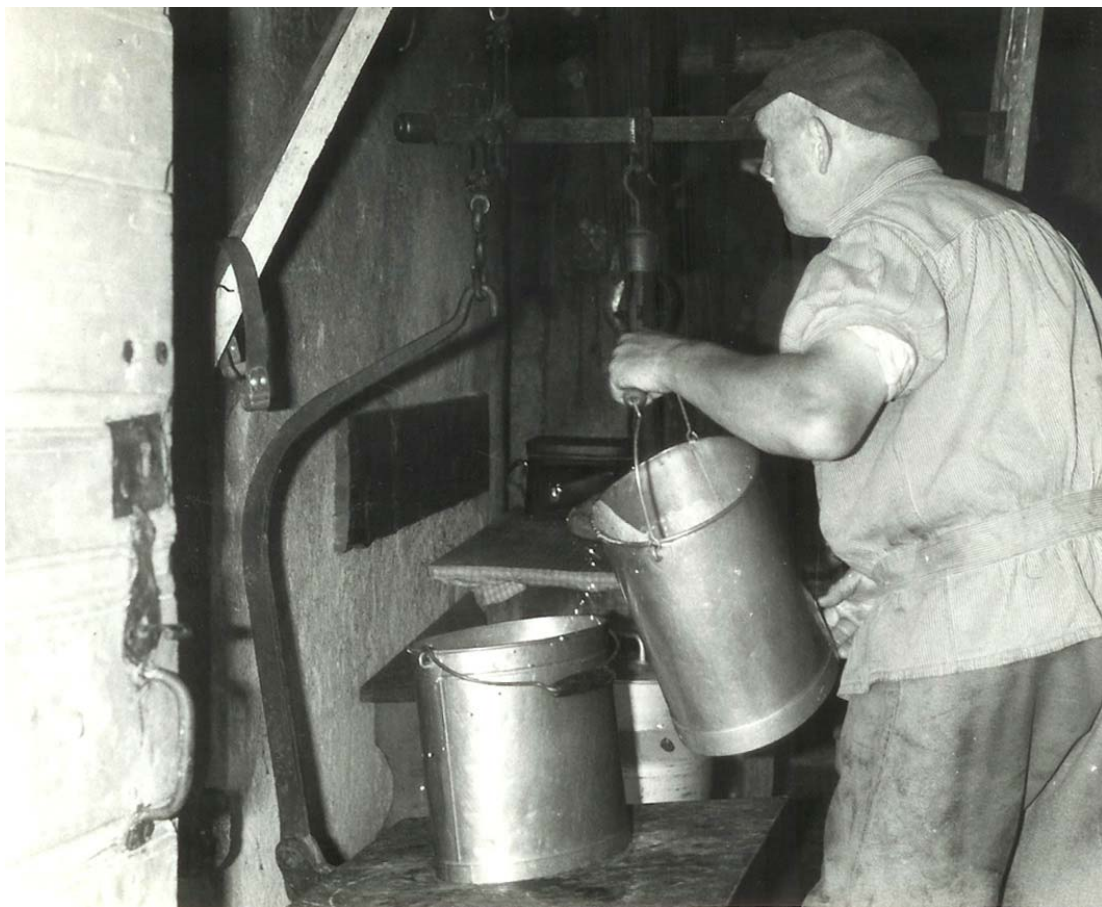


Une heure au chalet avec mon père



Il trouva son équilibre là-haut. Pour lui désormais le bas n'était plus significatif que d'emmerdements. Domaine, commerce, administration, encore que là ma mère en faisait plus que lui, locataires pourris, il aurait voulu que tout ça soit au fond du lac pour qu'il puisse renaître quant à lui d'une vie nouvelle, tandis que la vieille que l'on traînait, elle était usée jusqu'à la corde, ne restait plus que un ou deux fils et c'était la grande et définitive cupesse, on veut dire par là le coup de flingot qui met un terme à tous vos problèmes. Tant pis, tant mieux, il est de certaines vies dont la perte serait une bénédiction. Tandis que là-haut, sans penser que l'existence pourrait y être sans problèmes, elle lui amenait cette solitude dont il avait besoin, ces espaces non pas nus, mais peu fréquentés où il se trouvait à l'aise. Un chalet et puis les pâturages qui l'entourent, n'allant en somme que peu dans les forêts où il n'avait rien à faire, milieu naturel qu'il comprenait mal. Tandis que le chalet et les pâturages, plus qu'ailleurs il s'y trouvait bien, encore qu'aussi pour les pâturages, il ne fréquentait que peu ceux situés à une certaine distance, à cause de sa mauvaise jambe et du peu de volonté qu'il avait à se déplacer. Il restait donc dans la proximité immédiate du chalet. Il allait d'une citerne à l'autre pour puiser l'eau et remplir les bassins, quelle

corvée par les grandes chaleurs de l'été, et puis il gagnait son plan, là, un peu sur la hauteur, qu'il améliorait, où il avait son chantier, disait-il. Et son travail y était de couper des buissons, de casser des cailloux, de boucher des lésines, d'engraisser ce pâturage ou refaire de l'humus sur ce qui n'était que caillasse avec tout ce dont vous n'aviez plus que faire en bas, fumier de vache ou de poule, sciure, déchets de bois. Et c'est vrai qu'avec le temps, tout cela se transformerait en terre et que sur celle-ci pousserait une herbe drue dont le bétail ferait son délice. Et que cela redevienne pâturage, tandis que ce n'avait été longtemps que lésines et compagnie, c'était sa fierté.

Un chalet. Il en sentait battre le cœur. Il connaissait sa vie. Il l'aimait. Il était le sien. Il y vivait. Il y dormait. Il y mangeait. Seul, mais sans que cela ne le gêne. La solitude était même désormais son amie. Et pas de chien, que les bêtes sur les pâturages, et puis à l'écurie, car il attachait encore tous les jours, et puis il restait quelques vaches, non plus le grand troupeau d'autrefois tandis que l'on fromageait, quelques dernières bêtes laitières, les siennes, lait dont il engraisait des veaux qu'il vendrait comme bétail de boucherie.

Mon père, on le voyait préparer ses mixtures sur le plateau de la romaine. Il y mettait de l'attention. Il faisait cela en connaisseur avisé, pesant le lait, rajoutant, pesant le tout. Un bidon de fer blanc était sur le plateau, probablement avec de la farine mélangée à de l'eau tiède ou chaude dedans, et d'un autre bidon rempli de lait il versait dans le premier. On voyait le lait couler d'un bidon à l'autre, on sentait l'odeur du lait, on voyait sa belle couleur appétissante. Les veaux apprécieraient, qui se trouvaient en ce moment même à l'écurie, à deux pas de là. On voyait la porte de bois qui la séparait de la cuisine, avec son loquet si particulier, avec son système de charnière à l'ancienne, un simple axe taillé dans l'épaisseur de la dernière planche plus épaisse, le haut et le bas pris dans les trous que l'on avait fait en haut et en bas.

Et il était là, mon père, manches retroussées, mandzon, ses deux paires de pantalons. A moins qu'il n'ait réussi à en enlever une paire parce qu'on était au cœur de l'été. La romaine, elle était pendue à une potence pivotant contre le mur, celui placé entre la cuisine de la cave à fromage, avec plein de chaux qui se dégreville, à cause du sel et des salpêtres qui proviennent d'anciennes activités dont la présence perdurerait à jamais dans l'épaisseur même du mur.

Mon père avait mis sa casquette de laquelle il ne se séparait que rarement. Il n'aimait pas avoir la tête nue, avec le peu de cheveux qu'il lui restait encore, juste une bande autour de la tête, le dessus du crâne chauve depuis longtemps déjà. Il avait le geste appliqué, attentif à ce que sa préparation soit la même que hier. Faite du lait de ses vaches et de la farine qu'il avait prise dans un sac que l'on trouvait contre le mur de l'écurie, sous l'escalier qui mène au galetas et aux deux chambres du haut.

Tout ça des choses connues et archi-connues, aimées pourtant, et dans leur matière même. Sentiments que bien entendu l'on n'analyse pas. Qui sont en soi sans même qu'on ne le sache. C'est ainsi. Et l'on va de telle manière de la

cuisine à l'écurie, de l'écurie à la cuisine, puis on sort pour on ne sait quoi. Et l'on ne fait ainsi que d'aller et venir pendant une journée que l'on remplit de telle manière. Et elles se suivent, les journées, pour vous mener gentiment bientôt contre l'automne où ce sera la descente et que vos veaux, maintenant qu'ils sont gros, vous pourrez les vendre au boucher du coin qui n'en donne jamais tout à fait ce qu'il devrait. Vous comprenez, la viande, ces jours-ci, elle est à la baisse. Elle était toujours à la baisse et sans que celle-ci ne se répercute pour autant sur le client qui disait même qu'elle était si chère qu'il ne pourrait bientôt plus s'en payer !

Un chalet, une ambiance, mon père en cette ambiance, qui allait y vivre pas loin de quinze ans, ses saisons d'été il s'entend. Car ici, en d'autres temps, c'est invivable. Il fait si froid, il fait si humide, et c'est si triste finalement que vous avez encore hâte de redescendre au village et de retrouver tout ce que vous aviez promis de mettre au fond du lac !

On le retrouve mon père sur le devant du chalet, et il joue de la musique à bouche. La journée est finie. Il est tranquille, heureux. Il est là, debout mais en même temps presque assis sur le tronc qui est posé sur les pierres que l'on trouve devant la porte. C'est l'aménagement extérieur de cette époque, avec le bassin posé sous les fenêtres et sur lequel on a entêché du bois, du sapin.

Mon père, dans son authenticité, dans cette manière qu'il avait de vivre qui n'appartenait qu'à lui, non il n'avait été cherché nulle part une inspiration quelconque en vue de mener sa vie en ces lieux. Avec ses deux paires de pantalons, ici c'est certain, sa veste de tissu bleu clair et non plus son mandzon, un petit air frais, avec les bras nus, ne vous conviendrait pas. Il a sa casquette, ses gros souliers, sa chemise. Point de montre, ou celle-ci simplement mise dans sa poche mélangée à des brins de tabac. Quand il va sur son chantier, de temps en temps il pose sa pioche, fouille sa poche et la ressort pour voir l'heure qu'il y a dessus. C'est pourtant une montre bracelet, et non une montre de poche, et le bracelet est métallique. Avec il y a aussi son paquet de tabac et ses allumettes, plus deux ou trois coquilles de noix. Il grignote souvent, mon père, un peu à la manière de ces écureuils qu'il peut voir traverser le chemin pour aller se réfugier sur un arbre !

Mon père, les yeux presque fermés parce qu'il joue, qu'il retrouve quelque passé oublié grâce à la musique, qu'il pénètre en un autre monde lui appartenant à lui seul. Du reste il s'en fout. Il est là, sans souci du lendemain, sans vains regards sur le passé qu'il oublie et dont même il ne faut plus lui parler. Ce qu'il a vécu, de l'ancien, c'est derrière, on n'y pense plus. Des misères, des gains modestes, mais quelle importance maintenant ? Ça ne lui appartient plus. Cette vie-là, c'était presque celle d'un autre, mais non pas la sienne. Il est là et il joue. Il est là au chalet et il ne pense pas au bas. Il a tout ce dont il a besoin, sa musique à bouche, et dans la cuisine, il fait deux pas et il y est, son souper qui l'attend dans l'armoire. Il vient d'ailleurs de faire le feu, couper un peu cette

humidité qui revient en fin de journée. Les volets sont naturellement ouverts. On voit le toit, la chéneau. On lit la date de la construction du chalet, 1721 sur la pierre au-dessus de la porte. C'est donc là un très vieux chalet, l'un des seuls de la région qui n'ait pas brûlé une fois ou l'autre. Dans la pierre de taille, au niveau de la poignée, il y a un dégagement afin que la main ne frotte pas contre le rugueux de la matière. Et le trou, à force, avec toutes ces mains qui le touche quant même avec les nies, il est presque lisse, il fut fait, on le suppose, au début qu'il y eut ces pierres de taille. On voit le mur de la cuisine et un crochet de fer planté dans la pierre et qui ne sert plus. On les sait, ces choses. On les connaît par cœur. Lui et moi.



Il joue. Il ne s'inquiète pas de vous qui le prenez en photo. Que cela constitue un jour un témoignage irremplaçable ? Il s'en fiche. Il n'aime d'ailleurs pas trop les photos. Mais là, pour une fois, il demeure indifférent. Il vous laisse faire sans rien vous dire. Il est dans ses mélodies. Il essuie de temps en temps sa musique contre le tissu de son pantalon, au niveau de la cuisse, pour enlever le trop de salive qu'il y a dans les trous, et c'est pour ça, qu'une musique, ça ne se prête pas. T'imagines les bouchères ?

- Tu joues quoi, qu'on lui dit.

Il ne se souvient plus du titre, mais la mélodie, par contre, elle n'est pas oubliée. Elle ne s'oubliera pas d'ailleurs, jamais. On a la mémoire des sons, que c'en est pas croyable. On pourrait vous jouer des centaines de morceaux. On n'a pas oublié une seule note. Et celles-ci, on peut les faire sur cet instrument si marginal en somme, sans que l'on ne réfléchisse d'aucune manière. C'est prodigieux. C'est la magie de la musique. Et puis une musique à bouche, ça vous prend si peu de place. Allez, hop, dans la poche. Mais pourtant quand on la ressort, avec elle vous êtes capable de créer un monde, mélancolique souvent.

On voit au-delà du chalet de la lumière encore sur le pâturage. On est donc loin d'avoir atteint le crépuscule quoique déjà la température baisse un peu, à cause que l'on va contre l'automne.

On va toujours contre l'automne, quand l'on est au chalet !